

## « Squat »

Pierre Rousseau

Numéro 48, 1988

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/28375ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Cahiers de théâtre Jeu inc.

ISSN

0382-0335 (imprimé)

1923-2578 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Rousseau, P. (1988). Compte rendu de [« Squat »]. *Jeu*, (48), 191–193.

cinq musiciens, trois noirs et deux blancs, animé par Buddy Bolden, mettre peu à peu au point cette nouvelle musique, en répétant à l'insu de tous dans une grange.

Ce faisant, les artisans du spectacle font deux erreurs. La première est historique et indiscutable. Pour montrer que la musique est un langage universel qui transcende les conflits raciaux et porte un message de paix — ce qui, en soi, est un cliché fort discutable —, on fait du jazz la résultante d'une rencontre entre musique blanche et musique noire et même, plus précisément et textuellement, «la rencontre de Mozart et du Gospel». C'est Charles Mingus et Boris Vian qui doivent se retourner dans leur tombe. La première pièce jouée par les musiciens est d'ailleurs une composition de Mozart «jazzée». Simplifier les faits pour la bonne compréhension des enfants est une chose, les dénaturer en est une autre et ça ne s'excuse pas.

La deuxième erreur est moins évidente, mais elle m'apparaît à tout le moins aussi dangereuse. Au nom de nobles valeurs — l'acceptation des différences culturelles, la volonté de montrer les caractéristiques propres à chaque ethnie —, on retombe dans de vieux clichés. Pendant que le Noir a «une âme», «un coeur», «le sens du rythme» et «de l'instinct», le Blanc, lui, se sert de «son intellect». Ainsi l'ethnocentrisme ressurgit au pas de charge, là où on l'attendait le moins.

Peut-être est-ce ainsi qu'on peut expliquer la monotonie du spectacle. Au lieu de dynamiser les deux cultures en les confrontant, on a voulu prouver très vite qu'à travers la musique, nous nous retrouvions dans le meilleur des mondes possibles, un monde où les différences sont rapidement et beaucoup trop facilement évacuées. Il n'est pas sûr après cela que les enfants aient compris, comme on en formulait l'espoir dans le programme, «que le jazz est plus que musique».

**jean-françois chassay**

## «squat»

Texte de Raymond Villeneuve. Mise en scène: Pierre Gendron; scénographie: André Barbe; costumes: Stéphanie Chagnon, assistée de Josée Boisvert; éclairages: Stéphane Mongeau; musique: Sylvain Morel; chorégraphies: Danielle Godin. Avec Anne-Marie Desbiens, Claude Desparois, Serge Carrier, Maryse Gagné, Marijo Godin, Réal Houle, Sylvie Lussier, Fernand Rainville, Denis Trudel (ou Pierre Gendron) et Bruno Viens. Production de Béton Blues, présentée au Vieux Port de Montréal du 10 mai au 2 juillet 1988.

### du bon et du moins bon

Le scénario qui a donné lieu à cette création de Béton Blues est simple et connu: un jeune comédien rêve de mise en scène; qui plus est, il rêve de Shakespeare, rien de moins; à ses côtés, un jeune auteur rêve d'épopées contemporaines. La grande question: qui va leur donner une chance? Le jeune comédien n'a même pas encore de réputation en tant qu'acteur, encore moins de renommée en mise en scène; notre auteur a bien gagné un prix, mais pour une oeuvre radiophonique... alors que faire? Comme bien d'autres avant eux: créer une compagnie et réaliser eux-mêmes leurs rêves, c'est plus sûr! C'est le chemin qu'ont pris Pierre Gendron et Raymond Villeneuve en fondant une troupe, Béton Blues, pour créer *Squat*.

Pour concilier leurs désirs, ils ont eu l'idée de transposer une pièce de Shakespeare, *As You Like It*, en plein coeur de Montréal en 1988, et de jouer le tout dans le hangar n° 9 du Vieux Port de Montréal, lieu désormais célèbre depuis que *la Trilogie des dragons* du Théâtre Repère y a été produite. Cette oeuvre n'est toutefois pas la plus grande de Shakespeare; il s'agit d'un divertissement assez léger sur l'amour qui tourne un peu sur lui-même. Raymond Villeneuve est demeuré assez près de la structure originale, tout en transposant les nobles élisabéthains en financiers de chez nous et les bergers en employés de magasins à rayons,

robineux et autres sans-abri. La cour se retrouve donc dans un de ces quelconques empires à la «Dallas», alors que la forêt se transforme en SQUAT. Il ne s'agira sans doute pas non plus de la plus grande oeuvre de Raymond Villeneuve, du moins c'est à espérer, car, à l'instar du «grand Will», Villeneuve propose une histoire qui tourne un peu sur elle-même, laissant tomber les intrigues développées en première partie au profit de longs errements sur les choses de l'amour, fidèle en ce sens à l'oeuvre d'inspiration. Il y a bien quelques scènes réussies, et si l'ensemble demeure intéressant, l'auteur aurait quand même gagné à resserrer le tout. Quant au metteur en scène, Pierre Gendron, il manque assurément d'expérience dans la direction d'acteurs, ce que les meilleurs flashes ou gadgets de mise en scène ne parviennent jamais à cacher.

Il faut également se demander si le metteur en scène et le scénographe, André Barbe, ne sont pas tombés dans le piège du lieu de représentation. En effet, mis à part une courte scène dans la première partie —

lorsqu'on utilise une automobile — où le «décor» est vraiment le hangar lui-même, le reste de la scénographie demeure bien en deçà des possibilités du lieu : nous avons droit à trois «décors» qui, outre le fait que les spectateurs doivent se rendre de l'un à l'autre, n'apportent rien de plus à l'ensemble (ni au fait de faire du théâtre dans un tel lieu) que ne l'aurait fait l'utilisation d'un plateau tournant dans un théâtre traditionnel. Le réel avantage : il n'y a pas de problème d'espace au hangar n° 9...

Côté interprétation, c'est inégal ; du bon et du moins bon. Sylvie Lussier est excellente, Claude Desparois et Fernand Rainville offrent de très bonnes compositions (respectivement en Sylvain Guérette et Corin), et Marijo Godin est débordante d'une énergie communicative en Diane Frappier ; les autres se débrouillent, mis à part Réal Houle, très décevant en Patrice St-Germain, chez qui on sent nettement un manque de direction (à moins qu'il ne s'agisse d'une vision du personnage frisant la mièvrerie).



Marijo Godin, Réal Houle (de dos) et Fernand Rainville dans *Squat: As You Like It* de Shakespeare transposé «en plein coeur de Montréal en 1988». Photo : Sylvain Morel.

Tout compte fait, *Squat* laisse le spectateur averti sur sa faim et demeure un spectacle assez ordinaire et quelque peu longuet. Par contre, Béton Blues dépasse plus d'une compagnie de production estivale, et les artisans du spectacle ont su se gagner la sympathie du grand public car, comme il est devenu monnaie courante de dire dans pareils cas : ils sont beaux, ils sont jeunes, ils sont débordants d'énergie...

**pierre rousseau**

## minoru hideshima

Minoru Hideshima, danseur de butô, disciple de Kazuo Ohno, danse en solo depuis 1980. De passage à Montréal il s'est produit les 4 et 6 juillet 1988 à 20 h au 5505, boulevard Saint-Laurent, porte 4201 B. Événement organisé par Jocelyne Montpetit.

### **l'hommage d'un disciple à son maître**

Les Japonais, nous le savons, ont un sens aigu de la tradition. Transgresser, c'est refaire les pas du maître en en modifiant non le sens ni la forme mais une simple nuance dans l'interprétation. Faire cela est un hommage et une rencontre dans l'océan immuable de la nature. L'artiste désigne ce qui passe et ne change pas.

Il y a fascination et non pétrification, revitalisation du modèle par l'art de se l'incorporer. Ainsi se doutait-il, Kazuo Ohno, quand il rencontra l'Argentina — cette femme qu'il vit danser dans sa jeunesse et qui le hanta une vie durant par la sensualité féline du tango —, que son disciple Minoru Hideshima en reprendrait les figures et ferait à son tour — mais avec variation — un hommage à son propre maître? Une femme inspire un homme qui inspire un homme qui... et voilà la naissance, déjà, d'une tradition.

Un loft dans le haut du boulevard Saint-



Minoru Hideshima : « Il n'est pas mime, il n'est pas acteur, il n'est pas danseur, ce n'est pas du théâtre, et pourtant chaque instant est dramatisé [...] » Photo : Kenichiro Aita.

Laurent, une chaleur estivale suffocante, cinquante personnes en nage dans les couloirs; ça parle anglais, québécois et même français de France, les appels se sont faits par téléphone, et tout le monde est venu qui n'avait pas son chalet à la campagne ou un festival d'Avignon dans les yeux.

Il ferme la porte; il est vêtu d'un pantalon noir, porte un chapeau de feutre noir, auquel a été intégrée une poupée *bout'cbou*, et quelques bouts de dentelles, une chemise blanche, son visage est grimé de blanc. Le corps se déploie, lentement, le premier numéro sera formel, échauffement des nerfs, déliement des tensions, ici et là quelques passes comiques sur le *Einstein on the Beach* de Philip Glass.

Il n'est pas mime, il n'est pas acteur, il n'est pas danseur, ce n'est pas du théâtre, et